

L'IMAGE ET LE SON

Robert Johnson, le blues et le diable

Dans la mythologie du blues, il occupe une place à part. Originelle et mystérieuse. En moins d'une trentaine de titres, Robert Johnson (1911-1938) a imprimé sa marque dans la culture américaine. Deux livres lèvent le voile sur ce météorite mort empoisonné et dont la légende prétend qu'il pactisa avec le diable.

Il inaugura bien avant Brian Jones, Janis Joplin, Jimi Hendrix ou Jim Morrison le sépulcral « Club des 27 ». Une confrérie informelle d'artistes nourris de blues qui tirèrent leur révérence à 27 ans alors que le succès leur déroulait son tapis rouge.

Originaire de Hazlehurst, dans le Mississippi, Robert Johnson était prédestiné à travailler dans une plantation de coton comme tous les siens. Issu d'une famille pauvre, abandonné par son père biologique, entretenant des rapports difficiles avec son beau-père, il s'accrocha à sa guitare pour surtout ne pas se retrouver à suer sang et eau dans les champs pour un salaire de misère. Le country blues sera sa bouée de sauvetage.

L'hommage rendu par la scène rock anglaise

Robert Johnson mènera une vie de chanteur itinérant, se produisant dans la rue, dans les bouges et juke joints, ces maisons de bois où l'alcool coulait à flots et où la population afro-américaine des campagnes tentait d'oublier le poids du quotidien. Une technique de la guitare virtuose, confirmée par tous ses contemporains, et une oreille exceptionnelle lui permettant de reproduire avec son instrument tout ce qui passait à la radio, l'amène à connaître un certain succès.

Au point d'être repéré par un label qui lui assure deux séries d'enregistrement, une première à San Antonio, une seconde à Dallas, fixant ainsi à jamais la mémoire de 29 compositions personnelles. Avec un relatif succès commercial immédiat, avant d'être oublié, supplanté par un



Robert Johnson, le mythe absolu du blues, disparu à la fleur de l'âge. D.R.

blues qui s'urbanise, se met à la guitare électrique et se décline en groupe avec une section rythmique - on n'est plus sur le mode du chanteur seul avec sa guitare acoustique.

Redécouvert à l'orée des années 60, notamment avec la parution d'un album intitulé *The King of the Delta Blues Singers* sorti en 1961, Robert Johnson sera repris par la toute jeune scène rock, de Clapton qui inscrit régulièrement son *Crossroads* à ses concerts, aux Rolling Stones - ces derniers "oublieront" de créditer le bluesman américain pour leurs reprises de *Love in vain* et de *Stop breaking down* avant d'être rappelés à l'ordre par le fils illégitime de Robert Johnson, une fois sa filiation, et les droits qui vont avec (estimés en 2000 à

1,3 million de dollars) reconnus par la justice américaine.

Mais outre qu'il fut un auteur-compositeur-interprète de génie, l'homme, plutôt beau gosse, était aussi coureur. Ce qui causera sa perte. Tournant autour d'une jeune femme, il meurt en août 1938 dans d'horribles souffrances, empoisonné par un mari jaloux dans un juke-joint du delta du Mississippi.

Une disparition qui intervient à l'orée de la gloire puisque Robert Johnson était programmé quelques mois plus tard à New York, dans la prestigieuse salle du Carnegie Hall pour une soirée dédiée à la musique afro-américaine, *From spirituals to swing*, à laquelle était convié tout le gratin de la ville.

En tirant brutalement sa révérence dans un bouge du sud des States, ne laissant derrière lui que deux photographies et 29 chansons de moins de trois minutes chacune (seul format possible alors pour le disque), Johnson allait devenir un mythe absolu du blues. Un mythe qui

raconte l'histoire du rejeton d'une famille noire et pauvre (en général les deux qualificatifs allaient ensemble) du Sud profond qui très jeune se mit à battre la campagne sa guitare en bandoulière, capable de faire pleurer son auditoire, tant ses mots sonnaient juste, ou de le faire danser sur un rythme de boogie.

De cette figure mystérieuse de la culture afro-américaine, Bruce Confort et Gayle Dean Warlow font le portrait le plus précis qu'il soit possible de réaliser aujourd'hui dans une somme intitulée *Et le diable a surgi. La vraie vie de Robert Johnson* (chez Castor Music, 352 pages, 24 €). C'est le fruit d'un demi-siècle de passion pour le blues et de collectes d'informations et de témoignages qu'ils livrent ici. Avec en creux une histoire de la culture afro-américaine du Delta dont Johnson fut le pur produit. Il y est aussi question du hoodoo, ces croyances et traditions héritières d'un lointain passé africain (à ne pas confondre avec le voodoo) où le surnaturel n'est jamais loin.

Deep blues...

Parce qu'il est difficile d'aborder le blues sans passer par une telle figure, c'est avec Robert Johnson que débute *Deep Blues*, la somme que consacra Robert Palmer (1945-1997) à une musique qu'il défendait dans les colonnes du New York Times, enseignait à l'université du Mississippi et produisait à l'occasion pour le label Fat Possum Records.

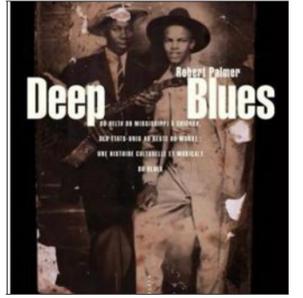
On y découvre comment, en 1941, deux chercheurs travaillant pour le compte de la Bibliothèque du Congrès, partis sur les traces de Robert Johnson découvrent un dénommé Mc Kingley Morganfield, présenté comme son héritier, tenant un bouge dans le Delta et conduisant un tracteur dans une plantation de coton quand il ne taquine pas la guitare. Plus tard, on le connaîtra dans le monde entier sous le nom de Muddy Waters.

Un personnage de roman sous la plume de Jonathan Gaudet

De quoi expliquer la légende d'un Johnson qui aurait vendu son âme au diable, à un carrefour perdu dans la campagne, en échange de son génie musical et de sa virtuosité à la guitare. Les auteurs y rappellent combien le blues fut pour beaucoup de noirs pratiquants une « musique du diable » vilipendée par les pasteurs dans les églises, parce qu'associée aux lieux de perdition où elle se jouait - un univers où s'imbriquaient l'alcool, les jeux, la prostitution, les bagarres...

C'est aussi la toile de fond du roman choral du Québécois Jonathan Gaudet, *La Ballade de Robert Johnson* (chez Le Mot et le Reste, 375 pages, 24 €). En 29 chapitres, dont chacun reprend le titre d'une des 29 chansons de Johnson parvenues jusqu'à nous, l'auteur fait revivre ceux qui ont croisé la route du bluesman.

Si *Et le diable a surgi* est écrit d'une façon froidement documentaire, sur le mode d'une enquête, *La ballade de Robert Johnson* est un texte davantage ancré dans l'exercice littéraire. Celui d'une fiction dont Jona-



Deep Blues. D.R.

D'une érudition vertigineuse ce *Deep Blues* (aux éditions Allia, 448 pages, 25 €) se revendique à juste titre comme une « histoire culturelle et musicale » d'un phénomène issu du Delta, ricochant par Chicago, terre d'émigration des noirs du sud venus y chercher du travail et fuir l'Amérique ségrégationniste, avant que le blues ne parte à la conquête du monde. Indispensable !

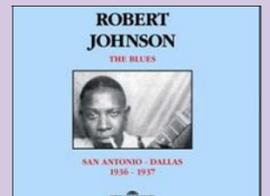
S.H.

than Gaudet maîtrise cependant les éléments historiques, donnant une épaisseur à Johnson et à sa trajectoire.

Mais dans chacun des deux livres, l'homme et l'artiste prennent le pas sur le mythe et la légende. Et Robert Johnson n'en ressort que plus grand.

Serge HARTMANN

De San Antonio à Dallas



Tout Johnson. D.R.

Robert Johnson, en parler, c'est bien. L'écouter, c'est mieux. Le label Frémeaux et Associés compte à son catalogue l'intégrale des enregistrements réalisés par le bluesman, d'abord à San Antonio, puis quelques mois plus tard à Dallas. Soit 29 titres en un coffret de 2 CD. Les Tables de la Loi du blues...

BANDE DESSINÉE

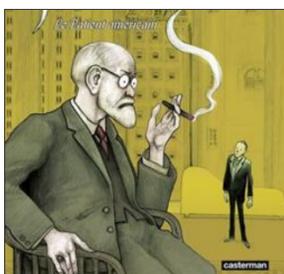
Frink & Freud, la psychanalyse aux États-Unis

L'un est demeuré célèbre comme le père de la psychanalyse. L'autre a sombré dans les oubliettes de l'Histoire, jusqu'à ce que sa fille, en confiant à une université américaine, en 1989, un fonds d'archives de son père, remette celui-ci en lumière.

En 1909, Sigmund Freud effectue un voyage aux États-Unis afin d'y donner des conférences et d'y promouvoir la psychanalyse. Il y rencontre Horace Frink (1983-1936) qui voue à l'Autrichien une totale dévotion.

Pour Freud, ce jeune zélateur est une pousse prometteuse qu'il aura un temps en analyse lors d'un séjour de Frink à Vienne. Un ouvrage de vulgarisation que signe l'Américain en 1918, *Morbid fears and compulsions*, contribue à développer les théories de Freud aux États-Unis. Mais les névroses et les pulsions autodestructrices dont souffre Frink vont compromettre les espoirs du maître...

C'est ce récit que scénarise Pierre Péju et que met en images, dans un noir et blanc au graphisme très expressif, Lionel Richerand dans *Frink & Freud* (chez Castermann, 216 pages, 22 €).



Freud à la conquête des États-Unis. D.R.

Les deux auteurs y livrent un regard sur l'Amérique traversée de mouvements contraires, oscillant entre puritanisme et dépravation, archaïsme et modernité, pragmatisme (Freud surnommait les États-Unis Dollaria) et naïveté (il y a dans la représentation physique de Frink quelque chose du Tintin débordant de bons sentiments).

C'est aussi une page de la psychanalyse, celle de la conquête du Nouveau Monde, chère à Freud, qu'ils documentent. Où déjà Carl Gustav Jung commence à manifester de l'indépendance envers Freud. La rupture est proche... Mais c'est une autre histoire.

S.H.

Ariane ou comment séduire un milliardaire américain

« En coupant dans les meilleurs d'entre mes films, on pourrait obtenir un excellent film de 46 minutes », ironisait Billy Wilder. Une exagération dans la modestie du metteur en scène américain quand on considère que son seul *Some like it hot*, avec une Marilyn sublime dans ce mélange de candeur sensuelle et d'ambition matrimoniale, n'offre pas l'ombre d'une longueur.

On n'en dira peut-être pas autant d'*Ariane*, la comédie qu'il tourna deux ans plus tôt, en 1957, avec Audrey Hepburn en jeune musicienne parisienne éprise d'un milliardaire américain (Gary Cooper basculant doucement en « vieux beau »), réputé pour être un coureur de jupons, venu passer quelques jours à Paris.

La petite Française, qui feint



Gary Cooper déjà intrigué par la jeune Audrey Hepburn. D.R.

l'indifférence et prétend accumuler elle-même les amants, parviendra-t-elle à séduire le bourreau des cœurs papillonnant d'une femme à une autre ? Le happy end constituant la loi du genre de la grande comédie américaine, le spectateur ne sera pas sur-

pris par une fin aussi prévisible que les effets de la loi de la gravité.

On découvre aussi dans *Ariane* un Maurice Chevalier, alors une grosse vedette outre-Atlantique, en détective privé et père de la jeune enamourée, parlant l'anglais avec

un accent français à la truelle - les Américains devaient adorer...

C'est d'ailleurs aussi par une certaine représentation américaine de la France en général et de Paris en particulier, « capitale de l'amour », que s'illustre ce film tout en légèreté. Une édition ultra-collector (Blu-Ray et DVD) vient de paraître chez Carlotta.

Elle s'accompagne d'un livret de 160 pages et de plusieurs suppléments dont un portrait de Billy Wilder. Mais c'est bien à l'élégance et la grâce pleines de fraîcheur d'Audrey Hepburn, à l'aube de sa carrière (*Vacances romaines* de William Wyler, autre poids lourd de la comédie américaine avait été tourné quatre ans auparavant), qu'*Ariane* doit tout son potentiel de séduction.

S.H.